

Ce conte, écrit en février 1996, puise son inspiration dans une sorte de légende qui cheminait avec le compagnonnage principalement en Bretagne

Il a pour titre « Domus Fraterna » qu'on pourrait traduire par « La Maisonnée Fraternelle », mais pourrait tout aussi bien l'intituler plus simplement :

La Soupe Au Caillou

Voici ce conte :

Vers une fin d'un après-midi de printemps, un homme, celui qui nous intéresse, arrive dans un village.

La journée a été belle, mais le soleil, en cette saison ne monte pas encore assez haut pour éviter la fraîcheur du soir qui s'annonce.

Ce village est calme, ordinaire, plutôt triste.

Un de ces nombreux petits villages qui jalonnent nos routes, sans grande activité apparente.

Quand notre homme y pénètre, seuls quelques enfants se courent après autour des arbres d'une place, excitant quelques chiens dont les seuls aboiements troublent le silence.

Autour de lui, il ne trouve que des maisons moroses, ni riches, ni pauvres.

Leurs façades pourtant toutes différentes, se fondent les unes dans les autres comme dans une unique muraille.

Ne montrant comme signe de vie que de faibles lueurs de bougies qui s'allument ça et là.

Lui, qui est-il ?

Un voyageur ?

Un colporteur ou peut-être, un de ces ouvriers compagnons, offrant ses services et ses compétences au hasard des besoins des pays qu'il traverse, proposant son savoir-faire et son expérience à qui veut bien.

Un de ces hommes que l'on croise forcément un jour, et dont l'on se souvient participant à quelques travaux ou œuvre spéciale.

Il n'est ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni fort ni fragile.



Il a l'air simplement d'un homme solide, il est vêtu d'effets robustes, d'une tunique foncée mi-longue qui le ferait ressembler plutôt à un vacher ou à un berger.

Pendu à son épaule gauche un sac de peau fermé par une corde nouée en plusieurs endroits, dans la main droite une longue canne avec un pommeau sur lequel sont sculptés sans doute quelques signes de reconnaissance.

Il est coiffé d'un grand chapeau à larges bords.

De ces couvre-chefs qui protègent aussi bien du vent et de la pluie, que des soleils les plus ardents.

Il serait d'une apparence quelconque, si ce n'était son regard particulier, perçant sous l'ombre de son chapeau.

Un regard pointu, vif, comme éclairé de l'intérieur.

Visiblement ce regard cherche quelque chose autour de lui.

Il n'est ni inquiet, ni perdu, c'est seulement un regard qui s'interroge, qui scrute.

Il ne connaît pas ce village, mais il devine au fond de lui une sorte de tristesse.

Distinguant quelqu'un qui traversa la place, il s'avança vers lui pour l'aborder:

« Dites-moi l'ami, savez-vous si il y a une auberge par ici, ou un endroit où je pourrais souper et dormir ? »

L'homme le jaugea de la tête au pied et mis un certain temps pour lui répondre.

« Pas que je sache étranger ». dit-il avec défiance, comme pour se protéger de l'inconnu.

« Pas d'auberge pour accueillir un voyageur ? » s'étonna notre homme.

« Ho! Il ne passe jamais personne par ici et depuis longtemps !



Qu'est-ce qu'un voyageur pourrait bien faire par chez nous ? "

Et sans rien ajouter, il continua à traverser la place, comme si il avait tout dit !

Notre homme sourit à cette indifférence qu'il rencontrait souvent, et traversa lui aussi la place pour se diriger vers le bas du village, vers sa sortie.

Quand il aborda les dernières maisons, son regard fût attiré par l'une d'entre elles : triste maison pourtant, à la façade usée et oubliée.

Grosse bâtisse précédée d'une cour qui avait dû être close par un beau portail dont il restait encore qu'un vantail, au-dessus duquel notre voyageur crût reconnaître les restes d'une enseigne portant une inscription mal peinte, noircie par le temps et l'abandon.

Il la déchiffra péniblement :

« DO – MUS – FRA – TER – NA »

Ces deux mots étaient accompagnés d'un vague dessin de marmite, ce qui lui fit penser cette maison pouvait être une auberge.

Encouragé par cette découverte, il traversa la cour abandonnée, et poussa la porte centrale après avoir frappé trois grands coups.

La pièce dans laquelle il pénétra était vide, grande, froide, faiblement éclairée, par quelques bougies, trois grandes et vieilles tables étaient alignées devant une vaste cheminée.

Une terne marmite était pendue dans l'âtre comme si c'était sa dernière heure.

Malgré quelques brindilles entassées au fond, aucun feu ne donnait vie à cette pièce vide.

Au moment où notre voyageur souleva le couvercle poussiéreux de la marmite désespérément vide, un homme apparût venant de l'intérieur.

« C'est pour quoi ? » dit-il d'un ton sec.

« Pouvez-vous m'héberger pour la nuit l'ami ? »



« Je paierai ! » ajouta-t-il devant le silence de l'arrivant.

L'homme de la maison lui répondit :

« Pour le coucher faut voir, je vais en parler à la patronne ! Mais pour le coucher seulement ! »

« Pourtant cette maison ressemble bien à une auberge si je ne me trompe » s'étonna notre voyageur.

« Ressemblait peut être ? dit l'homme de la maison.

« Il y a bien longtemps qu'elle ne l'est plus, pour qui le serait-elle d'ailleurs ».

Devant l'œil étonné de notre voyageur, il se lança avec fougue dans une longue tirade sur les temps devenus difficiles, sur le pays qui ne ressemblait plus à ce qu'il était jadis, sur le travail qui manquait pour les uns, sur la peur de ne plus en avoir un jour pour les autres.

Il parla du bon vieux temps, qu'il n'avait pas connu d'ailleurs, où la région était prospère, où tout était facile.

Il parla du temps de son aïeul de qui il avait héritée cette maison.

« C'était une belle affaire à l'époque, bien arrangée, elle ne désemplassait pas.

« Il y avait du beau monde, c'était la fête en permanence.

« Dans le pays, foires et marchés se multipliaient, le commerce était florissant etc... etc... etc... »

« Il était intarissable ! ».

« C'était une autre époque » dit-il les bras levés vers les poutres du plafond et il continua son discours sur les bonheurs passés.

Trouvant difficilement un blanc, notre voyageur lui demanda ce qui s'était passé.

« Oh !! ça » lui répondit le bavard.

« Je n'en sais rien, je n'étais pas né, on m'a raconté c'est tout, mais j'aurais aimé vivre à cette époque bénie, c'est sûr »!



Notre homme sourit....

Combien de fois avait-il entendu cette phrase et il ajouta :

« Pour le souper je m'arrangerai avec ce que j'ai » dit-il.

« Si vous me permettez de faire chauffer un peu d'eau dans cette marmite » en montrant la cheminée.

D'un geste large l'aubergiste lui fit comprendre qu'il pouvait bien faire ce qu'il voulait, mais sans pour autant le quitter des yeux.

Notre voyageur posa son sac, son chapeau et sa canne, s'empara du seul pichet d'eau qui se trouvait sur une des tables, remplit à moitié la marmite, regroupa les quelques brindilles et branchages éparpillés dans le foyer et alluma un feu à l'aide de l'unique chandelle qui éclairait la pièce.

Il descendit la marmite au plus près des flammes tant elles étaient petites.

Au bout de quelques instants l'eau se mit quand même à frémir.

La femme de l'aubergiste, sans doute derrière la porte depuis un moment, fit irruption dans la pièce accompagnée d'un enfant.

Après avoir vaguement salué avec méfiance notre voyageur, elle lui demanda ce qu'il comptait faire avec la marmite d'eau chaude.

« Une soupe » répondit-il.

Il lut un grand étonnement sur les trois visages. "

« Et j'espère une bonne soupe ».

Sur cette affirmation, l'étonnement des trois se transforma en sourire plus que moqueur,

« Et je me demande avec quoi ? » ironisa la femme.

« Avec ceci » dit notre homme.



En plongeant la main dans son sac ; il en sortit une sorte de caillou, un beau caillou ma foi, de la grosseur d'un poing, rond et lisse, comme un galet qui aurait beaucoup roulé et navigué.

Il lui fit faire le tour des regards et le laissa tomber dans le fond de la marmite.

« Une soupe avec un caillou » rigola le gamin ;

Notre voyageur lui expliqua que cette pierre n'était pas ordinaire, qu'elle était spéciale, magique !

« C'est une pierre à soupe, mon garçon » dit-il très clairement , tout en continuant de touiller la mixture avec la lame d'un couteau sortit de sa sacoche.

Ses hôtes le regardèrent faire pendant un long moment, plus qu'incrédules.

« Je crois que c'est prêt » dit notre homme.

Il proposa à tous de partager son dîner.

La femme s'approcha de la marmite, et en soulevant avec méfiance le couvercle dit que ça ne sentait rien et même si cette pierre était magique , ça serait immangeable.

Elle demanda à son mari d'aller voir à la cuisine s'il n'y aurait pas quelque chose à ajouter à cette mixture un, un reste de lard salé par exemple.

Le garçon, lui, proposa d'aller chercher quelques branches supplémentaires, car le feu commençait à faiblir.

L'aubergiste revint avec un morceau de lard et aussi deux pommes de terre, un morceau de chou et un navet qu'il proposa d'ajouter à la mixture pour améliorer la chose.

Le garçon apporta quelques branches coupées :

« J'ai pris aussi les bûches, qui restaient dehors, ça fera toujours un peu plus chaud ».



Le feu repartit rapidement et la pièce s'en trouva éclaircie, réchauffée et comme changée.

Sans doute attirés par les volutes de fumée qui devaient sortir du toit de la maison deux nouveaux voyageurs eux aussi, frappèrent à la porte et entrèrent.

En souhaitant le bonsoir à tous ils s'approchèrent du feu.

« Le gîte et le couvert c'est possible ? » demanda l'un d'eux ;

L'aubergiste n'en revenait pas ;

« Trois d'un coup » dit-il en regardant sa femme.

Les deux nouveaux avaient l'air de bons vivants, bien nourris, souriants.

« Va pour le gîte si vous n'êtes pas difficiles, mais pour le couvert je crains que ce ne soit un peu maigre pour vous » affirma-t-il la main sur le ventre.

Avisant notre voyageur qui s'affairait près de la cheminée, l'un d'eux lui demanda s'il pouvait jeter un œil dans la marmite.

En soulevant le couvercle il fit une moue significative.

Les deux pommes de terre, le lard, le chou et le navet dansaient comme ils pouvaient autour du caillou.

Plongeant la main dans une de ses grandes poches il en ressortit un morceau de-pain dur et quelques herbes aromatiques qu'il jeta dans cette « dance », son compagnon le voyant faire, fouilla lui aussi dans ses poches et tira d'un linge une grosse cuisse de volaille qu'il jeta à son tour dans la marmite.

À l'étonnement de tous, sauf de notre cuisinier de fortune, une odeur plutôt agréable envahit la pièce.

Quelques minutes suffirent pour voir naître l'impatience sur les visages.



Notre homme dit enfin que c'était prêt, que le caillou avait fait son œuvre.

L'hôtesse en un tour de mains mis le nécessaire sur une des tables, et pria tout le monde de s'installer.

L'aubergiste déboucha une bouteille, d'un vin qu'il jura être du pays et du meilleur, et tous se mirent à goûter la soupe, à boire, à manger le peu que la marmite leur offrait.

Les langues se délièrent petit à petit.

L'aubergiste se remis à parler du bon vieux temps béni qu'il aurait bien aimé connaître, de ce qu'il faudrait faire pour que ça revienne.

Il distribua des mauvais points à ceux qui ne faisaient rien pour que ça change, mais la convivialité aidant, ses intonations n'étaient déjà plus aussi amères qu'au début.

Les deux voyageurs approuvaient sa raillerie sur les temps difficiles, ils en rajoutèrent même.

Sur l'économie qui n'allait pas, sur certains métiers qu'on ne pouvait plus exercer comme avant, ou qui disparaissaient tout simplement.

Sur les gens qui étaient devenus exigeants.

Malgré tout, on se mit à raconter des histoires, à plaisanter, même à rire.

Le garçon raconta aux voyageurs le début de l'épisode de la pierre à soupe magique.

Ils rirent beaucoup cette pierre était vraiment extraordinaire.

Et on jura que c'était la meilleure soupe qu'on avait mangée depuis longtemps.

Bien après que la marmite soit vidée, les conversations se poursuivirent tard.



En remettant les dernières bûches dans le foyer, l'aubergiste et sa femme invitèrent les trois voyageurs à rejoindre la pièce où ils pourraient dormir, et tous laissèrent la pièce, la marmite avec le caillou et son feu s'endormir.

Très tôt, notre voyageur descendit, la grande salle était de nouveau vide, mais les cendres encore chaudes dans la cheminée, donnaient au petit matin une atmosphère réconfortante.

Sous le couvercle de la marmite sa pierre était toujours là, bien sèche car tout avait été liquidé.

Il l'a remis dans son sac et sortit de la maison.

En traversant la cour, il aperçut l'aubergiste déjà debout, près du portail, grimpé sur une échelle, s'acharnant sur les salissures de la vieille enseigne.

« Bien dormi » dit-t-il aimablement.

« Comme un loir » répondit notre homme, sans le questionner sur son travail.

L'autre grattait avec force la tôle et s'interrogeait sur la signification des deux mots peints dessus, question qu'il ne s'était jamais posée.

Notre homme lui dit qu'il ne pouvait pas lui être d'un grand secours, que c'était sans doute du latin et qu'il n'y connaissait pas grand chose à cette langue, tout au plus il pensait que ça avait un rapport avec la maison ou plutôt la maisonnée.

« Domus Fraterna » non je ne vois pas conclu-t-il.

L'aubergiste se promet de chercher dans les papiers de son aïeul ou dans ceux de la commune, jusqu'à ce qu'il trouve.

Notre voyageur le remercia pour son hospitalité et la belle veillée à laquelle il avait participé.

Il lui tendit quelques pièces que l'autre refusa d'un signe:



« La soupe valait bien la veillée » dit-il.

Sur ce, les deux hommes se saluèrent chaleureusement, se souhaitèrent bonne chance, et notre voyageur s'en alla vers la campagne.

Sitôt tourné le premier virage, il sortit le caillou de son sac et le jeta d'un geste gaillard par dessus les fourrés.

C'était déjà la tombée du jour lorsqu'il atteignit de nouvelles maisons, il avait marché longtemps.

Il marqua un temps d'arrêt ; Son regard s'attarda sur le talus et il avisa une grosse pierre , bien ronde , bien blanche, qui , a son avis , n'avait encore jamais dû servir à rien.

« Celle-ci fera très bien l'affaire » se dit-il.

Et reprenant sa marche, il la fourra dans son sac.

Quand il pénétra dans le village, tout était calme, c'était un village ordinaire plutôt triste, un de ces nombreux petits villages qui jalonnent nos routes, sans grande activité apparente.

Notre homme s'y aventura avec intérêt.



Là se termine pour un temps cette histoire ; Mais j'aimerais ajouter quelque chose :

Qui est cet homme ?

Un homme imaginaire, est-ce un charlatan voyageur ?

Un petit escroc de campagne ?

Est-ce un profiteur de la faiblesse des hommes ?

Pourquoi en fin de compte vient-il troubler l'ordre banal de la chose routinière, de la chose subie ?

Après tout on ne lui demandait rien.

Après tout cet étranger au village de quoi s'est-il mêlé ?

Et cette histoire de pierre à soupe, quel filouterie !

Mais peut-être cet homme est-il plutôt la bonne aubaine ?

Le révélateur de l'espoir endormit ?

Qu'a-t-il de plus que ceux rencontrés pour prétendre à cela ?

Peut-être connaît-il les outils nécessaires à raviver cet espoir enfouit dans la conscience de ces compagnons d'un soir ?

Peut-être est-il celui qui a envie de « redévoiler » le chemin obstrué par la perte de confiance : de soi et des autres ?

Peut-être est-il tout simplement celui qui donne, celui qui est le Frère des Hommes ?



Anonymous

